



Chapitre de livre

2017

Accepted version

Open Access

This is an author manuscript post-peer-reviewing (accepted version) of the original publication. The layout of the published version may differ .

Masters of Sex: sciences, orgasme et société dans l'Amérique de la guerre
froide

Gardey, Delphine

How to cite

GARDEY, Delphine. Masters of Sex: sciences, orgasme et société dans l'Amérique de la guerre froide.
In: The Historians. Saison1. Les séries décryptées par les historiens. Bréro, Thalia, Farré, Sébastien
(Ed.). Genève : Georg Editeurs, 2017. p. 115–138.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:161151>

Delphine Gardey¹

Masters of Sex. Science, orgasme et société dans l'Amérique de la guerre froide

La série *Masters of Sex* nous vient des États-Unis où elle a été diffusée dès 2013² avant d'être disponible en France et en Suisse romande. Créée par Michelle Ashford et rassemblant un collectif de femmes productrices et scénaristes (fait suffisamment rare pour être signalé), la série rend compte de la vie et de l'œuvre d'un couple de scientifiques hors du commun, William Masters (1915-2001) et Virginia Johnson (1925-2013), à l'origine de la sexologie de laboratoire et d'une nouvelle clinique de la sexualité³. L'intrigue se passe à Saint-Louis, dans le Missouri dans cette Amérique puritaine et puissante de la guerre froide. Elle évolue vers une période plus ouverte mais plus troublée politiquement et du point de vue des mœurs, avec l'émergence et le développement des mouvements contestataires des années 1960 et 1970. Au-delà de l'épopée étonnante de ces deux explorateurs de la sexualité humaine, la série nous rappelle ce qu'étaient l'amour, l'intimité ou les relations de couple dans l'Amérique de l'après-guerre, les normes morales et sociales qui prévalaient alors, et met ainsi en évidence pour le public contemporain l'ampleur des transformations intervenues tant du point de vue des rapports sociaux et de genre que de la vie amoureuse et sexuelle depuis cette période.

La visée est pédagogique, favorable à n'en pas douter à la cause des femmes et à l'émancipation individuelle générée par

- 1 Si cet article s'inspire de la conférence donnée conjointement avec Laura Piccard le 29 novembre 2016 dans le cadre du cours public *The Historians*, il se concentre sur les résultats issus de mes recherches personnelles et est le fait de ma seule rédaction.
- 2 Diffusée sur la chaîne *Showtime* à partir de septembre 2013, la série comprend désormais quatre saisons d'une dizaine d'épisodes chacune. Elle a connu un fort succès public et critique (1,1 million de téléspectateurs pour la première saison aux États-Unis).
- 3 Pour l'essentiel, le scénario de la série s'appuie sur le livre éponyme de Thomas Maier, *Masters of Sex*, New York, Basic Books, 2009, basé sur de longs entretiens avec Virginia Johnson, avec des collaborateurs et proches du couple, ainsi que le dépouillement de la presse de l'époque et d'un certain nombre de sources primaires.

la libération sexuelle. Elle est aussi commerciale: il s'agit avec cette fiction de revisiter un pan glorieux de l'histoire américaine et de renouer avec l'âge d'or des années 1950 à 1970 en autant de décors, styles vestimentaires et ambiances, que ceux explorés précédemment et avec grand succès par la série *Mad Men*⁴. Le titre de la série («les maîtres du sexe») joue par ailleurs de l'ambiguïté et de l'effet d'appel que la sexualité comme objet et comme produit de consommation est susceptible d'entraîner auprès du public. Ressource scénaristique (il sera question de nombreuses histoires intimes et amoureuses conventionnelles et non conventionnelles d'un épisode et d'une saison à l'autre), la sexualité est le cœur du programme, mais d'une façon décalée, puisqu'elle se trouve avant tout considérée comme un objet de laboratoire. C'est ce décentrement exceptionnel, celui qu'ont historiquement opéré Masters et Johnson, et dont le traitement est rendu avec une vraie intelligence, qui fait de *Masters of Sex* une proposition originale et neuve en dépit des conventions du genre. Comme pour *Mad Men*, la focalisation sur la scène et l'activité professionnelles (en l'occurrence le travail quotidien des deux chercheurs) décale le regard et surprend les spectateurs.

Au-delà de l'œuvre de deux pionniers dont l'influence sur les mœurs occidentales a été sans doute déterminante, la série nous permet de comprendre autrement ce qui fonde et définit cette société américaine des années 1950 à 1970 en s'intéressant à la place occupée par l'expérimentation et la conquête scientifique dans la construction de la réalité et de l'imaginaire nord-américains. Dans *Masters of Sex* comme dans l'Amérique de l'après-guerre, la quête scientifique est autant le moteur effectif d'une économie et de sa puissance qu'un élément clef de sa mythologie. L'intégration au scénario officiel de l'histoire des sciences américaines et de l'industrie culturelle de masse de cet objet insolite qu'est la sexualité humaine et de ce couple étonnant qu'ont formé au laboratoire

⁴ *Mad Men* est consacré au monde de la publicité dans les années 1950 à 1970.



William Masters et Virginia

comme à la ville William Masters et Virginia Johnson n'est pas le moindre des attraits de la fiction. *Last but not least*, le mythe et la réalité américaine du *self made man* se trouvent aussi détournés et déclinés au féminin. Il n'est sans doute pas indifférent que l'orgasme féminin advienne comme «fait naturel» et fonction physiologique «universelle» en même temps qu'une jeune femme profane (sans capital universitaire ni formation spécifique) acquiert

le statut de scientifique célèbre et de star des médias. Ainsi, la série *Masters of Sex* permet-elle d'attirer efficacement notre attention sur le fait qu'à de multiples égards, les faits de science sont d'abord et avant tout des faits de société. **01**

La quête de William Masters

Historiquement comme dans la fiction qui nous est proposée, l'affaire est en premier celle de William Masters. Les faits sont de ce point de vue indiscutables. La quête en faveur de l'étude physiologique de la sexualité humaine est le projet de vie de William Masters, un intérêt personnel qui semble émerger dès le début des années 1940. Une scène en témoigne avec humour dans le troisième épisode de la première saison.

Convention de la série, Michael Sheen interprète un Masters chevelu, mal peigné et un peu hilare. Un Masters «jeune» (ce qui signale au spectateur le *flashback*) qui contraste avec le Dr W. Masters à la calvitie récente et ordonnée, ce professeur de médecine sûr de lui, gynécologue-obstétricien et chirurgien renommé qui marque le temps présent de la narration de la série. Le jeune Masters s'extasie devant l'intensité de la vie sexuelle des lapines et s'interroge sur la petite mort du lapin après l'orgasme. Il déplore l'absence de connaissances sur le fonctionnement de la sexualité humaine et rêve d'expériences. Le doyen de l'hôpital, accablé par l'incongruité du projet s'inquiète de la santé de sa vie amoureuse et le rappelle aux priorités de la science, de la médecine et de l'ordre moral.

Non vraisemblable, la séquence met en scène des faits significatifs. Masters a effectivement expérimenté en 1942, non pas sur la sexualité, mais sur les menstruations des lapines femelles. Il semble avoir été tôt animé par le désir d'enquêter sur la sexualité humaine. Il est vrai qu'il a été formé par deux grands spécialistes de l'histoire de la reproduction humaine: George-Washington

Corner, à qui on doit la découverte en 1929 du rôle de la progestérone dans le cycle reproductif féminin, et Willard Myron Allen, un biochimiste et gynécologue réputé. C'est dans ce champ de la reproduction qui émerge aux États-Unis au début des années 1910 que se concentrent alors les connaissances médicales sur la sexualité. Contribuent à son développement entre 1925 et 1940 anatomistes, biologistes, physiologistes et endocrinologues. Les expérimentations ont lieu sur les animaux (pour l'essentiel des singes et des souris) et les savoirs circulent entre médecine humaine et médecine vétérinaire – l'expérimentation sur l'homme (ou la femme) étant délicate, taboue, voire impossible. Les années de formation de Masters sont donc celles de la floraison des maîtres des sciences reproductives et de l'émergence de cette science de laboratoire étudiée par l'historienne Adèle Clarke⁵. C'est à ce milieu que Masters reproche en premier de ne rien connaître de la sexualité en dehors des mécanismes propres à la reproduction.

Avant de débiter ses investigations sur la sexualité humaine, Masters a acquis une solide réputation comme gynécologie-obstétricien et comme chirurgien. Après ses études de médecine, il s'établit en 1950 comme professeur en obstétrique et en gynécologie au *Maternity Hospital* de Saint-Louis au profit de la clientèle blanche des classes moyennes et supérieures de la région. Il se spécialise notamment en tant que clinicien de l'infertilité. C'est dans ce champ que se forme le Masters «scientifique» «chercheur» et «expérimentaliste». Durant près de dix ans, il travaille sur l'infertilité, mettant en place – entreprise audacieuse pour l'époque – une banque de sperme pour la fécondation avec donneur à la maternité de l'hôpital. C'est en suivant ses patientes en gynécologie et en obstétrique et en prenant en charge des couples infertiles que Masters prend quotidiennement la mesure de l'ignorance des «choses du sexe» dans laquelle se trouvent tenues les femmes qui consultent.

⁵ Adele Clarke, *Disciplining Reproduction. Modernity, American Life Sciences and the Problems of Sex*, Berkeley, University of California Press, 1998.

De même qu'il constate dans les entretiens avec les couples stériles inexpérience, tabous, honte à propos de la vie sexuelle se traduisant en autant de « pathologies » physiques et psychiques, de difficultés dans la vie conjugale et sexuelle, et finalement, dans la capacité à engendrer. Là encore, Masters se confronte à l'ignorance de la sexualité et de ses mécanismes, autant d'éléments bien traités par la série.

Si sexualité et reproduction se trouvent médicalement et socialement liées, ce qu'entreprend Williams Masters tant au plan scientifique que symbolique consiste à détacher la question sexuelle de la question reproductive. Ce qu'il propose et qui s'avère novateur à plus d'un titre, c'est de s'intéresser à la sexualité en tant que phénomène physiologique. Mais cette « volonté de savoir »⁶ est scientifiquement et socialement problématique. Enquêter sur un tel objet est en soi sulfureux et risqué. Comme il n'est pas possible de mettre en place un « laboratoire du sexe » à l'hôpital, William Masters commence son enquête au bordel. D'abord erratique et non standardisée, l'investigation se transforme en un processus rodé et systématique.

Le bordel comme laboratoire

Un médecin et son assistante interrogeant une prostituée avant de l'inviter à se masturber sous leurs yeux alors qu'ils enregistrent les effets de son activité via un dispositif d'enregistrement des données physiologiques... La scène est édifiante, et comme le signalait le critique Pierre Sérissier dans le journal *Le Monde*, emblématique des multiples « contre-pieds » (sans jeu de mots) que la série opère en termes de décalage et de déstabilisation des situations et des

6 Michel Foucault, *Histoire de la sexualité. La volonté de savoir*, tome 1, Paris, Gallimard, 1976.



Saison 1, épisode 3

frontières⁷. Ce dont il s'agit, c'est de transporter au propre comme au figuré le dispositif expérimental (les sciences de laboratoire) au bordel et de le faire avec tout le sérieux que doit revêtir une science positive, attentive à recueillir des données fiables, à les compiler et les exploiter. **02**

William Masters, en blouse blanche, a revêtu les « habits » de la science et il administre en automate le contenu apparemment neutre d'un questionnaire loufoque dans ce contexte⁸. L'échec de l'entreprise serait au rendez-vous sans le doigté de son assistante (comprenez, les compétences sociales de cette « technicienne invisible »⁹ qu'est Virginia Johnson). En face d'eux, l'objet de l'expérience (la prostituée) appartient à la longue lignée des sujets/objets « désencastrés » comme dirait Judith Butler¹⁰, des « corps

7 Pierre Sérissier, *Le Monde des Séries*, 1^{er} octobre 2013, <http://seriestv.blog.lemonde.fr/2013/10/01/masters-of-sex-subtile-digression-sur-un-sujet-delicat/> (consulté le 29 mai 2017).

8 Une des premières questions concerne l'état civil de la personne, une autre, la fréquence de ses relations sexuelles.

9 Suivant la proposition des grands historiens des sciences Simon Shaffer et Steven Shapin, *Leviathan et la pompe à air. Hobbes et Boyle entre science et politique*, Paris, La Découverte, 1993.

10 Judith Butler, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte, 2005.

vils» comme dirait Grégoire Chamayou¹¹. Autrement dit, ces sujets subalternes (orphelins, vagabonds, fous, folles, prostituées) sur lesquels la médecine a l'habitude d'enquêter depuis l'époque moderne¹² et qu'elle a l'habitude de « policer ». C'est ce que nous a appris le travail de Michel Foucault depuis *Surveiller et punir*¹³. Cette fois, pourtant, l'objet subalterne a un intérêt tout particulier, car il/elle se trouve être tout autant le support (le matériau d'observation) que l'expert-e de ce qui intéresse le scientifique, à savoir: le sexe, dans la variété de ses pratiques et manifestations. La situation est donc épistémiquement et politiquement risquée. Elle est dangereuse pour le médecin. Seule une entreprise d'une extrême rigueur – dans le dispositif technique et expérimental, dans la mise à distance des affects et du caractère on ne peut plus englué dans le social de la situation d'observation – peut permettre d'atteindre l'objectif de produire une connaissance « positive » détachée des conditions propres de son émergence. Comment, en effet, faire entrer les prostituées dans le cadre du questionnaire? Comment faire avec tout ce qui déborde, défie et contredit la norme? Comment atteindre à partir du sujet prostitué la vérité physiologique de la sexualité humaine « normale », ce grand objet que s'est donné pour objectif William Masters?

Quelle science du sexe ?

Pionnier Masters? Oui et non. Revenons un instant sur ce que sont les connaissances sur la sexualité humaine et ce qu'ont été les modes d'investigation sur cet objet. La démarche de Masters (et bientôt Johnson) ne sort pas du néant et s'inscrit dans une longue

11 Grégoire Chamayou, *Les corps vils. Expérimenter sur les êtres humains aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, La Découverte, 2008.

12 Au sens des historiens: XVI^e-XVIII^e siècles.

13 Michel Foucault, *Surveiller et punir, naissance de la clinique à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1975.

tradition d'investigation sur la sexualité humaine qu'elle transforme cependant radicalement. Quelle est cette tradition?

Depuis le milieu du XIX^e siècle en Europe, les sciences de la sexualité sont la médecine, la vénéréologie, la médecine légale, la psychiatrie, l'hygiène conjugale, la physiologie, l'anatomo-pathologie. Les objets/sujets de cette médecine sont pour l'essentiel des figures marginales, exclues de la société: fous, prostituées, « pervers », « dépravés ». Pour l'essentiel, les sciences de la sexualité sont donc et durablement des sciences de « l'anormal », de la « déviance » ou, plus précisément, des sciences qui contribuent à établir les normes en matière de sexualité et à réguler les conduites sexuelles¹⁴. Le contrôle sanitaire et social, voire la répression des populations et des personnes dites « marginales » structure l'essentiel des savoirs et des pratiques sur le long terme. Une discipline sexologique se construit au sein de cet espace à partir des années 1910 et s'affirme entre les années 1920 et 1940. La nouvelle science de la sexualité qui se développe au début du XX^e siècle a pour trait principal de témoigner pour la première fois d'une sorte « d'optimisme sexuel ». Havelock Ellis, Albert Moll ou Sigmund Freud sont les premiers à poser la sexualité comme un épanouissement individuel¹⁵. La satisfaction de la pulsion est conçue comme une finalité normale de la vie sexuelle. Freud place la sexualité au cœur de la vie psychique, en fait un élément clef de la construction de l'individu et de la culture. Il montre comment l'ignorance et la répression de la sexualité altèrent le développement de l'enfant et rend compte du fait que la frustration sexuelle est la cause de troubles psychiques chez nombre de ses patient-e-s. Cette dénonciation de la répression sexuelle sera poursuivie, amplifiée et réévaluée par des travaux aussi variés que ceux de Wilhelm

14 Même s'il existe une médecine de la conjugalité (et donc de la « normalité » sexuelle) dès la seconde partie du XIX^e siècle. Voir notamment: Delphine Gardey et Marlène Vuille (dir.), *Les sciences du désir. La sexualité féminine de la psychanalyse aux neurosciences*, Lormont, Le Bord de l'Eau, 2017.

15 Delphine Gardey et Iulia Hasdeu, « Cet obscur sujet du désir. Médicaliser les troubles de la sexualité féminine en Occident », *Travail, Genre et Sociétés*, 34 (2015), p. 73-92.

Reich, Otto Gross, Herbert Marcuse ou Michel Foucault. Ce changement inauguré au début du XX^e siècle est notable, même s'il relève plus de la potentialité que de la réalité : avec la psychanalyse, la sexualité tombe dans l'ordre de la « vie normale », cependant que les frontières entre normal et pathologique, santé et maladie se trouvent brouillées et redéfinies¹⁶.

Les sciences du sexe sont autrement transformées aux États-Unis dans les années 1930 et 1940 par les travaux de l'entomologiste et zoologue Alfred Charles Kinsey. Ce dernier entreprend dès 1938 une gigantesque enquête sur le comportement sexuel humain. Environ 18'000 sujets répondent en entretien face à face au questionnaire de Kinsey, contribuant ainsi à la plus grande collection de *sex stories* de l'histoire. Il fonde en 1947 à l'Université de l'Indiana un *Institute for Sex Research* et fait paraître les résultats de cette investigation sans précédent¹⁷. La portée des enquêtes conduites sous la direction de Kinsey est considérable. En dépit de la morale puritaine de la société américaine de l'époque, elle révèle le caractère ordinaire de nombre de pratiques sexuelles généralement considérées comme des perversions ou des pathologies. La réalité des relations sexuelles hors mariage, de la masturbation, de l'homosexualité, de la bisexualité éclate au grand jour. Kinsey abolit ainsi les frontières entre le « normal » et le « pathologique », notamment du côté de la croyance en une frontière intangible séparant les homosexuels des hétérosexuels, en mettant en évidence la fréquence de comportements et de pratiques bisexuelles¹⁸.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ Alfred Kinsey et al., *Sexual Behavior in the Human Male*, Philadelphia, Saunders, 1948. Traduction française la même année : *Comportement sexuel de l'homme*, Paris, Ed. du Pavois; Kinsey Alfred et al., *Sexual Behavior in the Human Female*, Philadelphia, Saunders, 1953, Traduction française en 1954 : *Comportement sexuel de la femme*, Paris, Amiot/Dumont.

¹⁸ Brigitte Lhomond et Stuart Michaels, « Homosexualité/hétérosexualité : les enquêtes sur les comportements sexuels en France et aux États-Unis », *Journal des anthropologues*, 82-83 (2000), p. 91-111.

Mais l'ambition de Masters est autre : elle est – contre Freud – de sortir des spéculations qu'il juge pour partie non fondées et elle est – contre Kinsey – de passer des *dires* à propos de l'expérience sexuelle aux *faits* de l'activité sexuelle. Le programme de Masters est bien de conduire une étude médicale (et non sociologique – ce qui est reproché à Kinsey) sur la sexualité humaine (et non animale). Comme pour l'animal (et les sciences de laboratoire), il s'agit d'entreprendre une description physiologique des « faits naturels », mais de le faire pour la sexualité humaine. Le complexe (psyché-corps) que forme le sujet de la psychanalyse n'intéresse pas un programme sur la sexualité qui vise à capturer « expérimentalement » les faits biologiques en tant que mécanismes, à les décrire et les interpréter. Dans ce programme, une étape décisive pour Masters est de passer des conditions « anormales » aux conditions « normales », ou du « laboratoire au bordel » au « vrai laboratoire » en milieu hospitalier, du « sujet prostitué » au « vrai » sujet.

Anatomie de l'orgasme féminin et libido scientiae

L'enquête sur l'orgasme féminin se poursuit en effet de façon plus « officielle » à l'hôpital et sur des sujets dits « ordinaires ». Cette nouvelle étape est décrite de façon particulièrement cocasse dans la série.

On y voit Masters inviter le doyen de l'hôpital à étudier un orgasme dans le laboratoire qu'il a mis au point à cet effet. Une jeune femme se masturbe pendant que le doyen observe ce qui se produit dans son vagin par l'intermédiaire de l'instrument inventé par Masters, le *motopowered plexiglas phallus*, une sorte de gode-miché-lunette de vue doté d'un dispositif d'éclairage. La scène est ahurissante dans la fiction comme elle a du l'être dans la réalité. C'est une scène radicale en tant que scène de laboratoire par ce qu'elle signale en termes d'affranchissement vis-à-vis de la

bienséance, des règles et normes sociales de l'époque. Observer scientifiquement une femme se masturber: la scène paraît impensable. La Médecine, la Science, le laboratoire, l'instrumentation le permettent pourtant. Cette scène de laboratoire prend place en effet parmi d'autres. Elle s'inscrit dans une tradition médicale d'objectivation et d'instrumentation des corps, et tout particulièrement d'intervention sur le corps féminin. Elle pose, par ailleurs, la question de l'économie libidinale de Masters dans l'économie libidinale scientifique (*libido scientiae*¹⁹) d'un programme de recherche sur la sexualité qui va occuper toute sa vie d'homme adulte. Ce dernier point, sans doute essentiel, demeure pour impénétrable à l'investigation – si je puis me permettre cette licence.

Plus encore, l'objet « fétiche » (comme dirait Bruno Latour²⁰) de la scène – le *motopowered plexiglas phallus* – est triplement iconique. Il est l'objet qui transforme les faits vernaculaires en faits de science (c'est le jeu de mots de Bruno Latour). Il s'agit bien d'un fétiche, au sens des anthropologues, en ce que matériellement et littéralement, le *dildo* (ou godemiché de laboratoire) « fait des miracles ». Mais il est un fétiche en un sens qui a été moins exploré par les anthropologues des sciences et qui renvoie cette fois aux liens entre *libido* et *libido scientiae* en passant par *ars erotica* et *sexuae scientia*. Il peut, enfin, devenir fétiche pour la fiction en tant qu'icône représentative et ironique.

En nous rappelant que les pratiques scientifiques modernes reposent sur l'instrumentation et l'obsession de la vision, le godemiché de laboratoire témoigne de ce lien historique entre science, fétichisme et pornographie. Comment différencier, en effet, le godemiché (dont l'univers de référence est la pornographie) et le *motopowered plexiglas phallus* inventé et conçu par William Masters (dont l'univers de référence se doit d'être médical et scientifique)?

19 Par *libido scientiae* on entendra ici le spectre des motivations conscientes et inconscientes qui animent le travail scientifique et la quête de savoir.

20 Bruno Latour, *Sur le culte des dieux fétiches. Suivi de Iconoclasm*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2009.



Saison 1, épisode 1



Saison 1, épisode 2

Les sources manquent pour que nous puissions nous faire une idée précise de la nature de l'artefact, mais l'objet a bel et bien existé et il n'est pas anodin dans l'histoire des sciences de la sexualité. Là encore, Masters s'inscrit dans une tradition médicale, celle du vibromasseur dont l'histoire technique et sociale a été retracée par l'historienne Rachel Maines dans son livre *Technologies de l'orgasme*²¹. Elle y mène une enquête de longue durée sur les bienfaits

21 Rachel Maines, *Technologies de l'orgasme. Le vibromasseur, l'hystérie et la satisfaction sexuelle des femmes*, Paris, Payot, 2009.

attribués par la science médicale à l'électricité et aux « vibrations ». Elle évoque comment les médecins pratiquaient puis faisaient pratiquer sur les patientes – notamment hystériques – des manipulations masturbatoires. Elle rappelle aussi comment, après l'invention du petit moteur électrique, les vibromasseurs ont été commercialisés comme objets « domestiques » parmi les premiers objets électromécaniques acquis par les femmes américaines. 03

Mais si nous retournons à la scène qui nous intéresse, la leçon se déplace. Au risque que les autorités académiques en perdent l'organe de la vision²² (et donc de la connaissance), le *dildo* est bien l'instrument qui donne littéralement à voir. En ce sens, il est emblématique de cette *libido scientiae* et manifestation d'un de ses ressorts les plus cachés. Quoi de plus désirable pour un scientifique (mâle) que de parvenir en ce lieu inconnu qu'il a ainsi circonscrit et délimité, observé et décrit, quantifié et mis en modèle ? Fenêtre sur la cavité vaginale qu'il illumine, le *motopowered plexiglas phallus* ne serait-il pas une technologie emblématique de ce qui fonde le geste expérimental en Occident ? La métaphore de la découverte spatiale ou sous-marine n'a jamais manqué quand il s'est agi de célébrer les exploits (masculins) de découverte des territoires et les mécanismes cachés de la « nature », comme l'a admirablement montré Donna Haraway dans sa réflexion sur les savoirs situés²³.

Enfin, si le *dildo* transforme les faits érotiques en faits de science, il occupe aussi une place dans l'économie fictionnelle de la série sans compter qu'il opère un rappel vers d'autres objets iconiques et d'autres fictions. Le *dildo* est ainsi à *Masters of Sex* ce que le sabre-laser est à *Star Wars* : un accessoire-icône qui entre et sort de la fiction, peut circuler dans l'économie imaginaire et marchande.

04

22 Dans cette scène, le doyen manque de se crever l'œil du fait de la répercussion de l'orgasme dans la lunette de vision qui permet de l'observer.

23 Donna Haraway, « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle », *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences, fictions, féminismes*. Paris, Exils, 2007, p. 107-142.

Il invite les spectateurs à partager un espace commun en tant que « fans » de la série, nous propose une complicité ironique que seule la distance entre le présent et le passé autorise. C'est bien parce que les mœurs ont changé que nous pouvons rire ensemble de ce fac-similé d'attribut masculin comme attribut de puissance érotique et scientifique. Mais ce changement, concernant les sciences comme la sexualité, sommes-nous sûrs de ne pouvoir en rire qu'au passé ?

Le coït hétérosexuel au laboratoire

Revenons à l'enquête de Masters et Johnson et à cette deuxième phase, décisive, que constitue la mise en place d'un vaste et long dispositif d'observation du coït hétérosexuel en laboratoire. On pourra noter que l'essentiel des résultats scientifiques est acquis avant cette phase, puisque l'un des résultats majeurs de Masters et Johnson – la caractérisation de la réponse sexuelle humaine et sa description en quatre phases – se fonde sur l'observation de l'orgasme féminin. Le générique s'établit ainsi et de façon paradoxale sur ce qui est habituellement tenu comme spécifique (le féminin). La réponse sexuelle des femmes est ainsi définie comme un trait universel et prépare le passage à l'observation du coït hétérosexuel rendue possible par la mobilisation de couples de volontaires. 05

Ici se situe l'acmé du dispositif expérimental de Masters et Johnson. C'est bien en « couple » que ces deux scientifiques accomplissent leur programme expérimental. Sur la base de leurs observations, ils établissent un modèle caractéristique et universel de l'activité sexuelle. Il s'agit d'abord d'observer et d'accumuler les données (plus de 14 000 orgasmes). Outre la compilation des réponses aux questionnaires et de biographies sexuelles, enregistrées par magnétophone, l'originalité tient bien au fait de mesurer la réponse aux stimulations sexuelles par électrocardiogramme,

électro-encéphalogramme et photographie intra-vaginale, avec, notamment, la description des changements qui interviennent dans le vagin et le tissu intra-utérin du fait de l'orgasme.

Ce qu'ils nomment la « réponse sexuelle » se décline en quatre phases : l'excitation ; le plateau ; l'orgasme et la résolution. Ce schéma, mondialement connu, devient la référence des manuels de sexologie pour les décennies suivantes. Les données collectées objectivent une physiologie de la sexualité indépendante des sujets (hommes ou femmes) et de leur sexualité (hétéro ou homosexuelle). Ce fonctionnalisme sexuel résonne avec le fonctionnalisme systémique de la pensée sociologique américaine d'un Talcott Parsons. Ce que font les années 1950 et cette nouvelle « sexologie moderne », c'est non seulement définir une physiologie de la sexualité (universelle)²⁴ ; ancrer la sexualité dans la spécificité humaine ; définir l'activité sexuelle normale par l'orgasme (hétérosexuel) ; définir une science de la sexualité qui prend la forme d'une orgasmothérapie ; mais encore, et pour l'essentiel, établir une définition égalitaire (en termes physiologiques) des mécanismes de la sexualité masculine et féminine, homosexuelle et hétérosexuelle²⁵.

En ce sens, Masters et Johnson empruntent à Kinsey le paradigme de la sexualité « semblable » qu'ils confirment par les « faits » de laboratoire. Chez Kinsey s'élabore une conception physiologique de la sexualité qui est profondément égalitaire. Masters et Johnson apportent à cette conception préalable une validation expérimentale. Cet égalitarisme dans la lecture des phénomènes physiologiques de la sexualité humaine a des effets importants en termes sociaux, moraux et politiques. Elle a aussi des implications thérapeutiques, puisque cette « ressemblance » est donnée comme

24 En ce sens, la révolution sexologique précède ou accompagne la « révolution sexuelle ». Son modèle universel se rapproche aussi de la conception universalisante du contrôle volontaire des naissances qui se matérialise dans l'invention de la pilule contraceptive comme médicament standard.

25 Janice Irvine, « From Difference to Sameness: Gender Ideology in Sexual Science », *The Journal of Sex Research*, 27/1 (1990), p. 7-24 ; Ead., *Disorders of Desire: Sex and Gender in Modern American Sexology*, Philadelphia, Temple University Press, 1990.



Saison 1, épisode 1

un facteur d'intercompréhension et la source d'une harmonisation possible des plaisirs (un principe fondateur de la clinique sexologique mise en place ultérieurement par Masters et Johnson). Ainsi, cette nouvelle conceptualisation médicale de la sexualité ne porte-t-elle pas atteinte à l'institution du mariage ni à la matrice hétérosexuelle de la sexualité. Forts de leurs observations du coït hétérosexuel en laboratoire, Masters et Johnson mettent en effet au point une méthode thérapeutique en faveur de la sexualité conjugale, faisant du couple (et non de l'individu) leur cible et leur « patient » privilégié.

Autre point notable, le plaisir apparaît ici comme la finalité nouvelle et légitime de l'activité sexuelle puisqu'il s'inscrit dans l'ordre biologique. Masters et Johnson attribuent « à l'activité sexuelle sa propre finalité érotique au plan biologique et psychophysiologique »²⁶. Ils contribuent ainsi à l'autonomisation de la fonction sexuelle par rapport aux fonctions reproductives et à la définition d'une dimension pragmatique en même temps qu'hédoniste du sexuel. Leurs travaux anticipent le fait que « la

26 Alain Giami, « Les formes contemporaines de la médicalisation de la sexualité », in Yaya Sanni (dir.), *Pouvoir médical et santé totalitaire : conséquence socio-anthropologiques et éthiques*, Québec, Presses de Université Laval, 2009, p. 57..

révolution sexuelle» est plus que la révolution contraceptive, c'est aussi la «découverte» de l'orgasme²⁷. Par ailleurs, Masters et Johnson proposent la «première analyse scientifique de la jouissance féminine» détaillée par des expériences en laboratoire²⁸. Bien que ces observations de l'orgasme féminin entrent en contradiction avec l'affirmation d'une homologie entre l'expérience physiologique de l'orgasme chez l'homme et chez la femme, le paradigme de cette équivalence est maintenu. Ainsi, jusqu'aux années 1980, et au-delà, le modèle de Masters et Johnson sert-il de base à la réinterprétation de la fonctionnalité et des défaillances de la sexualité féminine. Les approches ultérieures attribuent une place plus ou moins spécifiée aux sensations qui accompagnent l'activité sexuelle et à ce qui diffère ou non (du fait de différences entre les appareils génitaux) entre l'expérience masculine et l'expérience féminine de l'excitation et de l'orgasme²⁹.

Le destin exceptionnel d'une
self made scientist : Virginia Johnson

Virginia Johnson joue dans la fiction un rôle de premier plan, servie par la performance de l'actrice Lizzy Caplan, unanimement saluée par la critique. Le personnage est traité avec subtilité par un scénario qui rend justice au point de vue de la «vraie» Virginia Johnson, source principale du livre de Thomas Maier dont il s'inspire.

Virginia Johnson, «Gini», deux fois divorcée, mère de deux enfants qu'elle élève seule, travaille d'abord à la maternité comme secrétaire adjointe avant d'être repérée par William Masters et

²⁷ Robert Muchembled, *L'orgasme et l'Occident. Une histoire du plaisir du XVI^e siècle à nos jours*, Paris, Seuil, 2005.

²⁸ William Masters, Virginia Johnson, *Human Sexual Response*, Toronto & New York, Bantam Books, 1966.

²⁹ Marilène Vuille, «Le désir sexuel des femmes, du DSM à la nouvelle médecine sexuelle», *Genre, sexualité & société*, 12 (2014), <http://gss.revues.org/3240> (consulté le 29 mai 2017).

embauchée. Par choix ou par nécessité, il s'agit d'une femme «émancipée» pour l'Amérique des années 1950. La série promeut ce personnage de «femme libre» avant la lettre, sexuellement active et indépendante. Autonomie et ascension sociale via l'activité professionnelle sont des aspects déterminants de la vie de Virginia Johnson. Sortie deux fois de sa condition d'épouse, Virginia Johnson défie les normes de l'époque pour dépasser sa condition de mère de jeunes enfants, devenir une «professionnelle» mais aussi s'émanciper des rôles accordés aux femmes sous la forme de *dead end jobs*. Toute femme travaillant à l'hôpital est au mieux secrétaire ou infirmière. Là doivent se limiter les ambitions féminines.

La trajectoire de Virginia Johnson est donc exceptionnelle à bien des égards. Il s'agit d'une mère qui s'émancipe par le travail au moment où triomphe dans les classes moyennes le modèle de la femme au foyer; d'une femme qui effectue une ascension professionnelle et sociale impressionnante dans une niche de spécialité dont elle est co-fondatrice, qu'elle co-construit et co-définit. Le fait est d'autant plus remarquable que les opportunités sont très limitées pour les femmes dans le champ scientifique. Johnson fait carrière sans diplômes, alors que les diplômées du supérieur dans les disciplines scientifiques exercent au mieux comme professeurs du second degré, rarement comme scientifiques. Idéologie et organisations de type patriarcal persistent à l'université, dans l'industrie comme à l'hôpital, à une époque où on compte moins de 6 % de femmes dans la recherche médicale³⁰.

Non seulement Virginia Johnson s'impose comme collaboratrice scientifique et invente les contours de sa fonction, mais elle contribue aussi à définir certaines modalités pratiques et épistémiques de l'enquête. D'abord, du fait de son expérience sociale en tant que femme et de son savoir sur la sexualité, puis en autodidacte et du fait de son auto-formation. Son rôle est en un sens «classique» et

³⁰ Données sur l'intégration des femmes dans les métiers scientifiques par secteur in: Margaret Rossiter, *Women Scientists in America: Before Affirmative Action, 1940-1972*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1995.

«non classique». Elle accomplit – élément classique de la division sexuée des rôles dans les sciences comme dans la société – ce travail invisible du *care* qui consiste, par exemple, à recruter des volontaires ou à prendre en charge les dimensions relationnelles et affectives, indispensables au bon déroulement des expériences. Elle s'implique avec rigueur et méthode dans le suivi, l'enregistrement et le traitement des données collectées, témoignant de savoir-faire indispensables au travail scientifique et généralement invisibles (ou rejetés, comme plus généralement dans l'histoire du travail des femmes, du côté de simples «dispositions féminines» et déniés en tant que qualifications).

Moins classiquement, sa position et son expérience jouent sans doute un rôle déterminant dans la formulation des hypothèses et des résultats. Si «comprendre» la sexualité et l'orgasme féminins apparaissent comme des quêtes indissociablement scientifiques, libidinales et masculines³¹, l'expérience, l'attention portées aux objets/sujets de l'enquête, les questions épistémiques et sociales adressées par Virginia Johnson ont vraisemblablement changé la donne, en autorisant un autre type de connaissance et de responsabilité scientifique et sociale. Certains aspects durablement troublants et cachés de la sexualité féminine (tels que l'orgasme clitorien ou la multi-orgasme) ne sont pas passés sous silence mais valorisés, en dépit des normes sociales et politiques ou du cadrage freudien qui fait du clitoris l'organe d'une sexualité infantile. Ainsi, non seulement Virginia Johnson s'émancipe en tant que femme du fait de son activité professionnelle et des recherches qu'elle conduit, mais elle émancipe les sciences du sexe de certains de leurs déterminants moraux, sociaux et politiques, contribuant autant à l'émancipation des femmes et à la transformation des rapports de genre qu'à la transformation des fondements de la sexologie et de sa pratique. Les résultats expérimentaux étant acquis et publiés, l'œuvre de Virginia Johnson s'émancipe finalement pour partie de

31 Delphine Gardey et Iulia Hasdeu, «Cet obscur sujet du désir», *art. cit.*

la tutelle du couple de science qu'elle forme avec William Masters et s'ils fondent ensemble une clinique sexologique, elle devient l'artisane principale de la vaste entreprise thérapeutique et d'éducation sexuelle qui se développe au cours des années 1970 et 1980 sous leur nom.

Un «couple créatif de science» entre transgression et bienséance

Transgressifs, les parcours individuels de William Masters comme celui de Virginia Johnson le sont donc à différents titres et de différentes manières. Si Masters transgresse les normes du milieu médical, Johnson transgresse les normes sociales et de genre. Mais qu'en est-il du «couple créatif de science»³² qu'ils incarnent? L'un et l'autre construisent un espace expérimental «anormal» auquel ils parviennent à donner la légitimité de la science et de la médecine. Avec eux, la sexualité devient une affaire doublement «normale»: en tant que pratique saine et hédoniste détachée de la reproduction; en tant qu'objet de préoccupation et de prise en charge médicale. Depuis l'asymétrie qui caractérisait leurs positions initiales – entre ses connaissances scientifiques à lui et ses compétences sexuelles à elle –, ils semblent se rapprocher en termes de distribution des compétences savantes et pratiques, jusqu'à établir ensemble, et en leurs deux noms, les résultats théoriques et thérapeutiques de leurs découvertes.

Il n'est pas innocent que Masters ait rapidement accordé à Johnson un statut de collaboratrice scientifique que son absence de formation ne pouvait lui donner. Il est encore moins innocent, et à vrai dire tout à fait inhabituel, qu'il ait symétrisé leur partenariat, jusqu'à la considérer comme co-auteur de leurs articles

32 Pour reprendre le titre du livre dédié à ce sujet: Helena Pycior, Nancy Slack et Prina Abir-Am, *Creative Couples in the Sciences*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1996.

et publications. Rappelons que l'histoire des sciences regorge de disparitions féminines qui opèrent à l'extérieur ou à l'intérieur des relations conjugales et domestiques, quel que soit le niveau de compétence et de contribution des femmes. Ici, la dynamique de recherche repose sur le couple qu'ils forment, et Masters semble en avoir été suffisamment conscient pour en reconnaître le prix. Mais quel fut le prix à payer pour Virginia Johnson? Comme la fiction en rend compte, les intentions de Masters et les motivations de Johnson comportent une zone trouble. Il est avéré et effectif que Masters a demandé à Johnson de rentrer dans l'enquête pour former avec lui un couple de volontaires. Virginia Johnson avait-elle été avertie en amont de cette requête? Il semblerait qu'elle ait essayé de différer l'obligation de se soumettre au protocole expérimental avec Masters. Mais le pouvait-elle à un moment où elle était remplaçable et risquait sans doute sa place?

Le sexe, traité par Masters comme pur *matter of fact*, et leurs ébats en laboratoire comme un des moyens utiles pour contrôler le protocole: on pourra s'interroger sur ce que la proposition revêt de cynisme, d'opportunité ou de *science as usual*. Vieille tradition, en effet, que l'auto-expérimentation en milieu médical. Masters n'avait pas hésité à enrôler son épouse dans son protocole expérimental de fécondation artificielle pour pallier l'oligospermie (déficiência spermatique) dont il était atteint et ses conséquences en termes de fertilité. M. et Mme Masters figurent ainsi par leurs initiales dans l'une des publications scientifiques de Masters sur la fertilisation par «cape cervicale»³³. Mais de là à obliger une collaboratrice à des relations sexuelles!

La science, n'est-ce pas et avant tout expérimenter? Au nom de la science, Masters s'est bel et bien affranchi de toutes les règles. Pourtant, il ne semble pas avoir utilisé en sa faveur le rapport de force qu'il avait ainsi instauré, déjouant les scénarios les plus usités.

³³ Il s'agit d'une de fécondation artificielle mise a point par Masters qui consiste à recueillir le sperme déficient du conjoint, le traiter et le concentrer pour l'introduire sur une «cape» (ou diaphragme) directement dans l'utérus.



Image promotionnelle de la série

Virginia Johnson en témoigne à la fin de sa vie, en évoquant son statut de co-auteur: «il m'élevait, et il m'a toujours estimée», dira-t-elle. Il est vrai que de «couple de laboratoire», Masters et Johnson se transforment en «vrai couple», illégitime, d'abord, puis légitime, après le divorce de Masters, et leur mariage entre 1971 et 1993. Ainsi ce couple a-t-il été «créateur» de science de multiples façons. D'abord, parce qu'ils ont formé un partenariat scientifiquement efficace, ensuite parce qu'ils se sont engagés ensemble dans une relation sexuelle «de laboratoire», enfin parce qu'ils ont signé ensemble les ouvrages issus de leurs enquêtes et qu'ils ont développé la sexologie comme savoir pratique en tant que couple de thérapeutes au profit de couples de patients.

Asymétrie et symétrie, transgression et respect de la norme, Masters et Johnson semblent avoir évolué sur une crête dangereuse au regard du contexte moral et légal de l'époque, sans jamais tomber dans aucun des précipices qui auraient pu les menacer. Rappelons que les lois Comstock, votées en 1873 pour criminaliser l'adultère, les relations sexuelles pré-maritales et autres «obscénités»,

permettent de réprimer toute « propagande anticonceptionnelle » et, dans les faits, toute information sur la sexualité jusqu'à la fin des années 1950. Dans l'Amérique d'où Masters et Johnson sont issus et dans laquelle ils développent leur programme sexologique, c'est bien le mariage qui demeure l'institution qui légitime et prescrit les rapports sexuels. Si leurs travaux ont mis en évidence la variété des expériences et des comportements sexuels de leurs contemporains et si, dans leurs vies, ils ont joué de ces contraintes, Masters et Johnson étaient parfaitement au courant de la réalité dans laquelle ils évoluaient. Les capacités d'innovation, d'analyse et d'interprétation, de soin, de prescription et de vulgarisation des savoirs sur la sexualité témoignent de ce jeu nécessairement subtil et risqué entre transgression et bienséance.

Le couple scientifique et conjugal est donc tout à la fois un instrument, une limite et un symptôme. Révolutionnaires, Masters et Johnson le sont dans cet espace des possibles ainsi contextuellement défini. Le couple (de scientifiques) crédite de l'autorité (de la science) la question légitime de la sexualité (du couple). Cette science « normale », qui fait de la conjugalité (et de l'hétérosexualité) une norme indépassable, n'en est pas moins très novatrice. La modernisation de la vie sexuelle doit beaucoup à ces prémisses qui prépareront des transformations autrement radicales tant au plan social, culturel, politique que médical. Un enjeu que la série nous permet d'expérimenter avec humour et crédibilité.

